L'influence de la pensée juive sur la pensée chrétienne au moyen âge et à l'époque de Renaissance

Autor(en): **Anagnine, Eugène**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Judaica : Beiträge zum Verstehen des Judentums**

Band (Jahr): **2 (1946)**

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-960747

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'influence de la pensée juive sur la pensée chrétienne au moyen âge et à l'époque de Renaissance

Par Prof. Dr. EUGÈNE ANAGNINE, Genève

Il y a des moments dans la vie de chaque peuple où il se tourne avec plus d'insistance, qu'à d'autres, vers son passé (pour dire avec le poète, Leconte de Lisle, il «*se tourne pensif vers les jours oubliés*»), où il penche avec plus de curiosité — et c'est une curiosité parfois douloureuse — sur ses gloires d'autrefois qui en quelque sorte soulagent sa misère présente et lui font espérer et pressentir un avenir meilleur.

Et je me demande, y a-t-il jamais eu dans l'histoire moderne du peuple d'Israël, une époque plus propice pour se livrer à une pareille curiosité, pour se livrer à de pareilles méditations que celle que nous vivons?

En effet les souffrances qu'endure aujourd'hui le peuple juif, partout en Europe: en Pologne, en Tchècoslovaquie, en France, en Hollande, excèdent toute mesure humaine. Nous le savons trop tous, pour qu'il faut que je vous le rappelle.

Il se voit meurtri dans ses biens, dans sa chair, dans ses affections. Il se voit atteint dans sa dignité d'homme et de citoyen. Il se voit refusé la place légitime dans la commune civilisation, place acquise au prix *de la sueur, du sang et des larmes* durant des siècles, pour m'exprimer avec les paroles d'un très grand homme d'Etat d'aujourd'hui.

A travers toute son histoire, on cherche à relever ses *traits,* traits permanents de la race, qui nous montrent ce peuple sous un jour le plus défavorable, si non sinistre et odieux. Ce serait un intrus dangereux qui a apporté de son «Ghetto» une discorde fratricide dans la famille des nations européennes. C'est un corps étranger qu'il s'agit d'anéantir ou d'expulser de l'Europe. Sa philosophie même, son art, sa poésie, sa pensée religieuse surtout sont représentés comme autant de témoignages de son esprit de haine et d'iniquité!

Si aux pires, aux plus ténébreux moments de l'époque médiévale c'est la *religion* d'Israël, et *elle seule,* qui avait été prétexte à persécutions, aujourd'hui, ce n'est plus la religion, c'est la *race même,* qui est frappée d'ostracisme et vouée à l'anéantissement[1].

On connaît assez ce que Juifs d'origine très diverse, philosophes, poètes ou hommes d'Etat, ont donné à l'Europe moderne: Les Disraëli, les Zangwill en Angleterre, les Gambetta, les Montaigne, les Crémieux, les Bergson en France, les Lombroso, les Graziadio Ascoli (un grand linguiste), les D'Ancona, les Manin, les Volterra, en Italie; les Spinoza en Hollande, les Börne, les Heine, les Mendelssohn, les Rathenau en Allemagne.

On connaît moins peut-être le rôle joué par les Juifs espagnols, français, provençaux, italiens dans la pensée et la civilisation médiévale. Et c'est justement ce rôle, cette contribution, qui est très grande à mon avis, à la civilisation médiévale que je voudrais relever dans ce bref article. Elle *est si grande même* que force me sera d'omettre biens des noms, bien des oeuvres, afin que mon exposé ne paraisse trop chargé, trop encombré!

J'insisterai surtout sur le rôle d'intermédiaires que dès le XI s. de notre ère les Juifs avaient joué dans le commerce d'idées, dans l'échange spirituel entre le monde catholique et le monde de l'Islam. Je passerai ensuite en brève revue l'activité des Juifs de diverses nations d'abord dans le domaine des sciences naturelles, ensuite dans celui de la poésie, de la philosophie et de l'éxegèse religieuse. Je montrerai divers contacts et rapprochements entre les représentants de la culture juive et la pensée chrétienne, contacts et rapprochements qui ont valu aux uns et aux autres de considérables avantages du point de vue culturel, philosophique et scientifique.

Je tâcherai de mettre en relief cet étonnant esprit d'humanité et de tolérance dans lequel les deux pensées se rencontrent et se fécondent, à une époque censée être ténébreuse, cet esprit d'hu-

---

[1] Cet article a été rédigé à l'époque de la persécution. De là le présent que j'emploie.

manité et de tolérance, qui, si j'ose dire, fait vraiment honte à notre «époque éclairée».

Je m'attacherai enfin à relever que la possibilité d'un accord et d'une compréhension mutuelle, tout au moins sur le terrain de la pensée et de la science, s'était dessinée dès ces époqués lointaines, et quelles synthèses fécondes n'en auraient-elles pu resulter, bien avant l'époque de l'«illuminisme» où Lessing écrivait son «*Nathan le Sage*», bien avant aussi la Révolution française qui avait émancipé les Juifs de la servitude civile et politique!

Le vrai moyen âge, d'après un des plus grands historiens de notre époque, Henri Pirenne, n'a commencé qu'après l'effondrement de l'ancienne civilisation romaine par suite de la conquête de l'Islam. C'est alors que la barbarie, si l'on peut user de ce terme, envahit l'Europe. Les premières conséquences de cet effoudrement, les traits les plus caractéristiques de l'époque qui va du VII au X s. environ, qui embrasse à peu près trois siècles, c'est le morcellement de l'Europe sous le régime féodal, la décadence du trafic et des échanges, la déchéance profonde de toute la civilisation européenne. Cependant aux approches du X s. «le siècle obscur» quelque lueur apparaît à l'horizon. Et il apparaît justement dans les pays conquis par l'Islam — aux deux bouts, on peut dire, de cette conquête, en Asie (Damas, Bagdad, Samarcand) et en Espagne.

Les Arabes, ce peuple d'abord nomade, qui avaient détruit, par leurs invasions, l'unité du monde européen et ce qui restait de l'Empire romain, s'étaient vite civilisés, et dès la fin du X s. nous voyons apparaître au milieu de cette nation conquérante, les premiers penseurs, inspirés et guidés par la philosophie grecque, dont l'action sera incalculable sur la destinée spirituelle de l'Europe chrétienne.

C'est sous la dynastie «éclairée» des Abassides que les lettres et les sciences avaient pris essor dans les pays soumis à la domination arabe. Dans l'Espagne conquise il y avait déjà à cette époque de nombreuses colonies juives, dont la situation matérielle et morale ne laissait presque rien à désirer. Avec une admirable sou-

plesse, les Juifs espagnols avaient adopté la langue et les moeurs arabes. Le monothéisme d'Israël était considéré par les Arabes comme la religion — mère de leur propre croyance. Bien souvent, des Juifs étaient employés par les Califes de Cordoue comme intermédiaires entre les pays conquis et nations chrétiennes. On leur confiait d'importantes missions. Le génie cosmopolite de la race, ses aptitudes linguistiques, l'habilité que les Juifs montraient dans toute sorte de négociations servaient admirablement les desseins de leurs maîtres. A partir de la fin du X s. on les voit déjà se mêler au mouvement intellectuel qui commençait à faire de rapides progrès dans les pays dominés par l'Islam.

Mais si l'Espagne arabisée (l'Andalousie surtout) a été en quelque sorte la mère des sciences, — médecine, philosophie, astronomie, — *un des premiers juifs,* dont nous trouvons mention dans l'histoire intellectuelle de cette époque, vivait cependant en Italie. Celui qui a passé à la postérité sous le nom de «*Donnolo*», s'appelait en réalité *Shabettai Ben Abraam Ben Joël:* né en 913 il est mort en 982 presque septuagénaire. Il est par conséquence contemporain du grand philosophe arabe *Ibn-Sina* originaire de Samarkand, que l'on connaît mieux sous le nom d'*Avicenne*. Comme ce dernier, *Donnolo* (j'adopte ce nom à cause de sa brièveté) est un initiateur: comme Avicenne, il se distingue dans plusieurs branches de savoir: il est à la fois médecin, physicien, astrologue. (Le titre de «physicien» était d'ailleurs identique à celui de «médecin».)

Son histoire ne manque pas de romanesque. A l'âge de 12 ans à peine, pendant une des incursions des pirates Sarrasins en Sicile, il fut fait prisonnier et emmené en Syrie. Racheté ensuite par ses parents, il s'installa à Palerme, d'où il fit quelques voyages dans l'Afrique du Nord, et mourut assez vieux pour voir la conquête de la Sicile par les Normands. Pendant sa captivité en Syrie, Donnolo se fit initier à la médecine et à la philosophie par un Arabe de Bagdad.

Ses connaissances scientifiques étaient remarquables pour son époque. Il semble que les philosophes grecs, arabes et babylo-

niens n'avaient pour lui de secrets, et on prétend même qu'il ait eu quelque notion de la doctrine des Brahmanes. Elève des Arabes, il fut à son tour maître des Chrétiens. On lui doit un traité de médecine intitulé «*Sefer ha Jakar*» (Livre Précieux), sorte de manuel fort usité à l'époque, et un des premiers traités consacrés à l'art de guerir qui aient paru en général en Italie. A la fin de son existence chargée, il s'occupa à rediger un Commentaire sur la Genèse, et c'est là qu'il a introduit la notion de «*microcosme*» puisée evidemment chez ses maîtres grecs: ce Commentaire a été publié et annoté par Jellineck en 1845 sous le titre: «*Der Mensch als Ebenbild Gottes*».

On peut considérer ce juif Sicilien comme fondateur en Italie de la science *médicale* qui comptera désormais de très illustres représentants. La science des médecins juifs avait un tel renom que bien des papes et des princes avaient recours à leurs services: je ne nommerais ici que deux papes: *Nicolas IV* qui occupait le siège de St. Pierre de 1288 à 92 et le fameux *Boniface VIII* († 1304), dont il n'est besoin que je raconte ici le caractère hautain et la chute terrible.

Ils sont innombrables, ces médicins juifs — du X au XI ss. — et il serait fastidieux de les dénombrer tous ici. Toutefois, j'en mentionnerai quelques uns pour démontrer non seulement la diffusion de cette science dans les milieux israëlites d'Italie et de Provence, mais encore leurs attaches plus ou moins étroites avec les grands de cette terre et leur popularité dans le monde chrétien. Voici, par exemple, un Juif qui a exercé la médecine en Italie, de nom de *Isaac Ben Mardehai* qui fut surnommé par les Italiens «Maestro Gaio» (Maître Joyeux), je ne sais trop si c'est à cause de son humeur enjouée, ou bien par ce qu'il pratiquait une méthode thérapeutique fort «*réjouissante*» pour soulager les infirmités de ses illustres patients. Et en voici un autre, surnommé «Maestro Calo», de son vrai nome *Kalonymos Ben Kalonymos ben Meir* (1286—1328), d'extraction provençale, et qui, venu en Italie à la suite des Angevins, était devenu un des familiers du roi de Naples *Robert le Sage,* qui le chargea de diverses missions scientifiques à Rome.

A l'époque de la Renaissance nous trouvons un autre «Maître Joyeux», *Moïse Ben Isaac de Rieti* (1388—1460) qui entra à Rome au service du pape Pie II (Piccolomini).

Tout comme ce Pape, le duc de Ferrare *Hercule I* d'Este avait un médecin israélite nommé *Jacob,* tandis que le roi *Ferdinand* d'Aragon (de Naples) recourait aux soins du célèbre *Guillaume de Portaleone,* le même qui exercait les fonctions de médecin de cour auprès du duc du Milan *François Sforza* et des ducs de Mantoue, les *Gonzague.*

Pour épuiser cette série de médecins, il faut mentionner encore un certain *Samuel Zarfatti* (mort en 1519), dont la science fut hautement appréciée soit par le pape Alexandre Borgia, soit par son terrible successeur Jules II. Comblé de faveurs par ses augustes protecteurs, Zarfatti — et c'est tout à son honneur — n'oubliait pas ces coreligionnaires malheureux, et c'est pendant la cérémonie du couronnement de Jules II qu'il lui présenta une humble supplique, en le conjurant de maintenir les privilèges et droits de la communaute israélite de Rome.

Au commencement du XVI s. les médecins juifs étaient devenus objet de nouvelles rigueurs: on chercha alors à remettre en vigueur un décret du Concile de Bâle (1430—31) qui défend formellement aux Chrétiens d'employer à leur service les médecins juifs, décret qui restera pourtant lettre morte et tombera presque en désuétude, car en dépit de cette prohibition, on en voyait toujours un très grand nombre à toutes les cours princières, y comprise la Curie Romaine.

Il semble que le savant Cardinal de St. Marc, Domenico *Grimani,* esprit juste et illuminé, celui-la même qui attacha un très grand prix au recueil de manuscrits juifs, fit assez bon marché des anathèmes de Bâle: tout comme les Papes, il appela à son service un médecin juif de nom d'*Abraham de Balmes,* originaire d'Apulie, qui avait professé déjà à la Faculté de Médecine de l'Université de Padoue.

Nous savons enfin que le Sénat de Venise accorda une bourse d'études au fils d'un médecin venitien *Kalonymos,* motivant ce

don par le désir d'avoir à son service un homme expert, comme son père, dans la science médicale.

La *médecine* n'est pas la seule branche que les Israélites aient cultivée en Italie. A la même époque qui vit fleurir la médecine, on assiste dans les milieux israélites aux premières manifestations de la poésie juive. Il s'agit bien entendu, en premier lieu, de la poésié sacrée et liturgique.

Le premier auteur des hymnes liturgiques que nous rencontrons en Italie est un certain *Shabettai Ben Moïse de Rome* (vecu vers le milieu du XI s.). Il y en avait sans doute, d'autres à côté de lui, et immédiatement après, mais leurs noms nous échappent. En sautant deux siècles, nous arrivons au célèbre *Immanuel Ben Salomon ben Jékutiel,* né à Rome en 1270, mort dans les Marches (à Fermo) en 1330. Sa célèbrité, Immanuel, la doit d'abord au fait d'avoir composé plusieurs poèmes en *italien;* ensuite d'avoir été lié d'une cordiale amitié avec le plus grand poète de tous les temps, *Dante Alighieri.*

Pendant de longues années, le poète juif avait occupé la fonction de secrétaire de la communauté israélite de Rome, et jouï d'un ascendant considérable sur ses coreligionnaires.

Sa jeunesse, il la consacra à la poésie, et ce n'est que sur le tard, cinq ans avant sa mort, qu'il se tourna vers les études philosophiques et religieuses. Immanuel a été un innovateur; s'inspirant peut-être de l'oeuvre de son grand ami, il a introduit dans la poésie une nouvelle métrique, et il en a donné lui-même le premier exemple, en composant des sonnets à rimes alternées (*in terza rima*), procédé poétique propre en particulier aux poètes du «*Doux Style nouveau*» (Dolce stil nuovo).

Dans son poème d'inspiration orientale, «le Divân (*Ha Tofet Weha Eden*) il représente la vision du «*Paradis terrestre*»: c'est là encore un trait de ressemblance frappante avec l'auteur de la «Divine Comédie». Les deux s'inspirent visiblement des légendes de provenance arabe. Tout comme Dante, Immanuel introduit dans son cadre légendaire évenements et personnages réels qui avaient

eu un retentissement et joué un rôle dans l'histoire de ses contemporains juifs.

Il ne se laisse pas établir d'une façon certaine *où, en quelles* circonstances Immanuel rencontra le grand poète catholique: il se peut que ce fût à Verône, où l'éxilé italien avait été hôte, comme on sait, de Can Grande della Scala, mais il n'est pas non plus exclu que leur première rencontre eût lieu à Gubbio (dans l'Ombrie) dans la maison de leur commun ami, *Bosone.* Immanuel survécut d'une vingtaine d'années à Dante. Douloureusement frappé par la nouvelle de sa mort, le poète exhale sa tristesse dans un sonnet «*In morte di Dante*» envoyé en hommage à *Cino da Pistoia,* poète et juriste toscan notoire, qui le paya de retour en rimes aussi.

Les dernières années de la vie de cet éminent représentant de la poésie juive sont remplies de tristesses: pauvre, infirme, accablé par l'âge et les malheurs, il mène une vie retirée, partagée entre l'étude de la Bible et du Talmud et celle des mathématiques, de l'astronomie, des philosophes grecs et arabes. C'est dire la versatilité, et aussi l'ardente et insatiable curiosité de cet esprit éminent.

Un siècle plus tard, nous trouvons parmi les Juifs un autre imitateur de l'oeuvre immortelle de Dante. Dans son ouvrage, «*Mikdash Mé-Hat*», composé d'après le procédé même du Florentin, le médecin *Moïse Ben Isaac de Rieti* (1388—1460) que nous avons déjà mentionné, représente d'abord le monde où règne la *sagesse humaine,* et où il fait défiler une foule de philosophes grecs, arabes et juifs: Porphyre, Al-Ghazali, Avicenne, Maimonide. Ensuite il nous invite à pénétrer dans une région plus haute et plus lumineuse, où règne la *Foi,* soutenue par les Patriarches, les Prophètes et les Docteurs de la *Loi.* Enfin, le dernier étage de cette pyramide est réservé à la *révélation divine* en toute sa plénitude: c'est le Sanctuaire (Hekal), où l'on entend la voix de Dieu lui-même.

Il faut ajouter que ce poème, composé en hébreu, fut plus d'une fois traduit en italien. Et cela démontre que l'accent profonde-

ment religieux de ce poème trouva facile accès au coeur et à l'esprit du public chrétien de cette époque.

Nous arrivons maintenant à une des figures les plus curieuses et captivantes de la Renaissance italienne: *Judas Abravanel,* universellement connu sous le nom de *Léon l'Hébreux.* Le père de ce poète-philosophe, *Isaac,* juif portugais, est un personnage de marque. Le roi du Portugal, Alphonse V, lui ayant confié l'intendance des finances royales, il s'acquitta de sa charge avec beaucoup d'habillité et de savoir. Or, le malheur voulut que son nom fut ébruité en rapport avec une conjuration ourdie contre le roi par le duc Ferdinand de Bragance. Il n'est rien moins que certain qu'il ait vraiment trempé dans le complot ducal. Quoiqu'il en soit, cela suffit pourqu'il fût accusé de haute trahison, et après l'avènement du roi Jean II (1481), il n'échappa que de justesse à la mort ignominieuse, en se réfugiant en Espagne. C'est là encore que *Ferdinand le Catholique* en personne le chargea de l'administration des finances de son royaume.

Après que ce prince ombrageux eût décidé l'expulsion générale de tous les Infidèles (Mauresques et Juifs), Isaac émigra en Italie où sa compétence en matière financière lui valut le poste de trésorier du roi de Naples Ferdinand I d'Aragon. Après la conquête de Naples par le roi de France Charles VIII (en 1495) il suivit son souverain dans l'exil et lui garda son dévouement jusqu'à la fin de ses jours.

La mort le surprit à Venise où il se fut rendu (en 1504) pour régler un différend qui s'était élevé entre cette république et le roi du Portugal au sujet du commerce d'épices. Le succès de cette mission délicate qui se termina à la grande satisfaction des deux parties, lui gagna une estime particulière de la part du Sénat de Venise, et sa dépouille mortelle eut tous les honneurs qu'on avait coutume de tributer aux citoyens illustres de la république lagunaire.

L'intense activité politique et administrative n'empêcha nullement cet homme probe et loyal de se livrer aux études religieuses et philosophiques. Je ne citerai ici qu'un seul de ses ouvrages: «*Les*

principes de la Foi ou la discussion des croyances fondamentales du Judaïsme», ouvrage qui atteste son ardente foi et sa scrupuleuse orthodoxie.

Son fils *Judas* né à Lisbonne entre 1460 et 1470, hérita des talents et partagea le sort de son père. Vers la fin du XV s., il devient le médecin favori de Ferdinand d'Aragon, et il conservera sa charge auprès de *Fernandez Consalo de Cordoue.* Ce n'est qu'après la prise de Naples par les Français qu'il quitta cette ville pour la Sicile.

Médecin de sa profession, il était porté, dès sa jeunesse, vers la poésie et les hautes spéculations philosophiques. Dans une pièce écrite en vers en 1503, il raconte, en gémissant, la douloureuse aventure de son fils bâptisé de force à Lisbonne, par ordre du roi, Emanuel. C'est dire qu'il était resté toujours, malgré ses nombreuses relations d'amitié avec les Italiens cultivés, fermement attaché à la foi de ses ancêtres.

C'est donc une méprise, volontaire ou involontaire, de la part des éditeurs de son principal ouvrage publié en Italie sous le titre: «*Dialoghi d'Amore di Leone Ebreo medico convertito*». Cet ouvrage, paru en 1502, est en partie le fruit de son séjour à Florence, où il a pu s'initier à tous les charmes du néoplatonisme répandu dans le cercle des amis de Laurent le Magnifique, grâce surtout au philosophe médicéen Marsile *Ficin.* Dans ce «Dialogue» (la forme dialogique était alors à la mode) le ou plutôt la protagoniste, car elle porte le nom de *Sophia* (Sagesse), — enseigne à un jeune néophite, nommé *Philon* les mystères de l'amour platonicien enseigné à Florence par les maîtres du platonisme. Comme ceux-ci Léon insiste sur une parenté étroite qui existerait, à son avis, entre la Bible et la doctrine de Platon, et il n'hésite pas à proclamer ce dernier disciple de Moïse. C'est de cette façon qu'il cherche à apaiser ses scrupules de croyant juif: nous savons que c'est par le même procédé que Ficin chercha à justifier son engouement pour la philosophie du paganisme. L'ouvrage de Léon montre, — s'il est vrai qu'il l'avait composé directement en italien, — avec quelles surêté et maîtrise ce Juif maniait une langue qui n'était pas sa langue maternelle.

Les «*Dialogues d'Amour*» ont acquis bientôt en Italie, et au delà, une vogue immense. Dans toutes les histoires de la littérature italienne cet ouvrage figure à côté des «*Asolani*» du Cardinal *Bembo* et du «*Cortegiano*» du comte *Castiglione,* deux «bréviaires d'amour» les plus connus de l'époque où leurs contemporains puisaient toutes les subtilités de la doctrine platonicienne. Traduit en français par un des chefs de la Pleaïde *Pontus de Thiard* il dévint le livre de chevet de la reine Marguerite de Navarre, soeur de François I.

Nous ne pouvons pas nous arrêter, faute d'espace, à d'autres membres de la famille Abravanel. Nous mentionnerons encore la soeur de Léon, *Benvenida,* qui a été chargée par le vice-roi de Naples de l'instruction et de l'éducation de sa fille — ce qui montre, semble-t-il, suffisamment en quelle considération était tenue cette Juife cultivée: ni sa religion, ni sa race ne l'empêchaient nullement de vivre sur le pied d'une cordiale familiarité avec cette cour très catholique.

Considérons maintenant en brefs traits, l'activité des Juifs dans le domaine de l'*exegèse* des Ecritures Saintés.

L'Italie, comme l'Espagne, comme la France méridionale, possédait, durant tout le moyen âge, de nombreuses synagogues, où l'on donnait un enseignement religieux très soigné. Les gloses et commentaires composés sur les Ecritures Saintes, surtout par les rabbins savants, rappellent exactement les «*Sentences*», les «*Quolibeta*» et autres ouvrages du même genre des théologiens chrétiens qui foisonnent à la même époque (surtout aux XI et XII siècles). C'est ici encore que faute d'espace je dois omettre une foule de noms comme la «Dynastie» des *Mansi* en Italie dont la gloire déteint sur l'Espagne et l'Allemagne. Mais voici un personnage que je ne peux point passer sous silence: c'est *Abraham Ben (Ibn) Ezra,* talmudiste célèbre né en Espagne qui visita entre 1137 et 1167 beaucoup de villes d'Italie où il chercha par sa parole et ses ouvrages à raminer le zèle religieux des communautés israélites, et à établir entre elles les rapports plus étroits et directs. Grâce à lui, à ses commentaires sur la Genèse, la science

d'exegèse biblique a pris une ampleur, jusqu'alors inconnue. *Ibn-Ezra* eut de nombreux successeurs dans ce même domaine: *Isaiha* et *David de Trani* (Apulie), *Hillel Ben-Samuel Ben-Eleazar de Verône* (vécu au XIII s.); dans le Nord de l'Italie, c'est *Elie de Ferrare* et *Obadiah de Bertinoro;* à Naples c'est *Léon Jehudah Ben Jehiel,* nommé «physicien» (il était probablement médecin): ces derniers appartiennent au XIV s. Enfin à l'époque de la Renaissance nous rencontrons *Elie del Medigo,* originaire de l'île de Crête, comme président de l'école talmudique de Padoue, une des plus florissantes de toute l'Italie. Une foule d'étrangers y afflue, venant de France, d'Allemagne, d'Espagne, pour assister aux controverses et s'instruire dans les commentaires des Ecritures. C'est à Padoue que le rabbin Joseph Mintz, venu d'Allemagne, croisa le fer avec Elie, et c'est là encore qu'un talmudiste français Joseph Ben Salomon Colon (natif de Chambéry) tranchait d'autorité les différends théologiques entre ses coreligionnaires allemands, français ou italiens.

Depuis la fondation de la première imprimerie juive à Mantoue (à la fin du XV s.) le nombre des éditions du Talmud croît rapidement. Une des plus fameuses est celle qui a paru à Venise en 1522 sous les auspices de l'école talmudique de Daniel Bomberg.

A côté des théologiens *orthodoxes,* il ne manquait pas en Italie, ni ailleurs, des partisans d'une mystique *esotérique,* qu'on nommait Cabalistes (qui veut dire: *receptio, révélation, tradition*), dont quelques uns étaient fort mal vus dans les milieux des Synagogues. Il me ménerait trop loin, et cela n'entre nullement dans le présent sujet, d'exposer ici les principes de la *Cabale:* dans mon ouvrage consacré au philosophe italien *Jean Pic de la Mirandole*[2] j'ai essayé de formuler en grandes lignes cette doctrine, ou mieux ces doctrines (car il y en a plus qu'une), pour expliquer le genèse de la soi-disant «*Cabale Chrétienne*»: j'y reviendrai encore à la fin de cet exposé.

Je m'arrêtrai ici tout simplement à un personnage fort curieux,

---

[2] *G. Pico della Mirandola.* Sincretismo religioso filosofico. Bari, Laterza, 1937.

le fameux «hérésiarque» juif *Abraham Ben Samuel Abulafia* né en Espagne à Tudèle en 1240, mort en 1291, qui est loin, toutefois, je dois avertir, de représenter la «pure Cabale» ou mieux, le courant principal de cette doctrine. Les traditions éparses du «judaïsme secret» ne furent recueillies en un corps de doctrine qu'au XI s. par *Moïse Ben Léon,* un juif espagnol, qui par conséquent doit être considéré le premier ou plutôt un des premiers codificateurs de la doctrine cabalistique que son auteur véritable. Quoiqu'il en soit, ce sont surtout *Barcelone* et *Gerone* qui sont en Espagne les deux principaux foyers de cette mystique juive. Le rabbin même de Barcelone Abraham Adereth passe pour avoir sympathisé avec ces idées. Quant à Abulafia, c'est un esprit inquiet avide de s'instruire, un grand voyageur, qui a parcouru l'Italie, la Sicile, la Grèce, la Palestine: et ce n'est pas peu pour l'époque. Esprit un peu déreglé et morbide, il se croit le Messie appelé à apporter une révélation nouvelle à ses adeptes qu'il ne se lasse pas de recruter dans tous les pays. Il prétend posséder le don de prophétie: c'est ainsi qu'il annonce la prochaine délivrance de l'Israël, fixée par lui pour l'an 1290. Abulafia est un grand liseur: il a le cerveau meublé par toute la science de l'époque: il a étudie Maimonide et les écrits cabalistiques, il connaît, par les Arabes, Platon et Aristote. Tout cela fait dans sa tête bizarre un mélange confus, où il puise ses plus hasardeus spéculations. Il avoue que c'est la lecture du livre de «*Jezirah*» (sur la Création du monde) — le premier document écrit de la Cabale ou, si vous voulez, un livre pré-cabalistique — de même que celle du «*Livre du Nom*» d'*Abraham Ben Ezra,* que nous connaissons, qui aient donné le premier branle à son esprit et décidé de sa vocation. Il concentre dès lors tous ses efforts sur la spéculation sur le nom divin (Jahvé) auquel il découvre, en combinant les lettres qui le composent, une multitude de significations occultes, et il cherche de même à parvenir, par les pratiques de piété et de dévotion à cette sainteté, à cette pureté d'âme, que, d'après la doctrine, tout Cabaliste accompli doit posséder.

On conçoit qu'un pareil personnage ne fut point sans susciter certaines inquiétudes et craintes dans les milieux juifs orthodoxes.

De son retour de Grèce en Italie, il se voit arrêté et emprisonné a Terni (en Ombrie) sur les instances de la communauté israélite même de cette ville. Mais son zèle prophétique ne s'attiédit pas pour si peu. C'est à Rome qu'une idée saugrenue s'empare de son esprit: il espère maintenant convertir à la foi judaïque le même pape régnant Nicolas III. Etonné de ce singulier propos le pape ordonne à l'amener en sa présence.

Eh bien, le hasard voulut que sur ces entrefaites Nicolas mourut soudain d'apopléxie. Alarmées de cette étrange coïncidence, subodorant quelque maléfice mystérieux, les autorités pontificales font arrêter le malencontreux visionnaire. Le nouveau pape, Martin IV ordonne à le mettre à mort. Il n'échappe au supplice que parceque l'«expertise médicale» le reconnaît irresponsable, demi-fou. Or, toutes ces mésaventures ne lui font point perdre confiance dans son rôle de Messie. En Sicile, il renouvelle ses prophéties, et c'est là encore, que ses étranges allures le rendent suspect et indésirable aux yeux de ses coreligionnaires de Palerme. Il ne trouva le repos définitif qu'a Malte où il expira en 1291.

Avant le début du XIII s. toute l'activité littéraire des Juifs italiens se borne à peu près à l'interprétation des Livres Saints. Rien ne paraît dans cette copieuse littérature qui dénote un esprit vraiment original et personnel. C'est vers cette époque que le philosophe juif *Maimonde de Tolède* (mort en Egypte) donne le premier exemple de la haute spéculation philosophique. La grande idée de cet éminent représentant de la pensée religieuse juivo-espagnole consiste à mettre d'accord le péripatetisme et la Bible. Son principale ouvrage «*More Nebouhim*» (Guide des Egarés) a suscité partout en Europe et en Egypte une grande effervescence intellectuelle. A côté de partisans chaleureux de cette nouvelle méthode, il a trouvé aussi bien des adversaires irréductibles. On comprend sans peine ces craintes, ces résistances, ces haines et ces inquiétudes. Car le philosophe de Tolède s'est attelé, dans le monde juif, à la *même* tâche, qu'avait poursuivie dans le monde musulman *Averroes* (Ibn-Roschd), que poursuivira après lui, dans le monde catholique, *St. Thomas d'Aquin* — à sa-

voir illuminer la foi par la raison: dans sa pensée, l'interprétation allégorique largement appliquée aux textes bibliques devait servir d'introduction à la haute région de la pensée hellénique. Maimonide a fait école partout où il avait passé. Il serait long de dénombrer ici ses partisans: ils sont légion. *Hillel de Vérine,* dont j'ai déjà parlé, avait été si imbu de sa doctrine qu'il finit par caresser une singulière idée de convoquer à Alexandrie une espèce de congrès universel juif pour la soumettre à l'épreuve du feu d'une discussion publique et obtenir aussi une sentence qui eût été valable pour tous les Israélites. Va sans dire, ce «congrès philosophique» n'a jamais eu lieu. Un autre partisan dévoué de ses idées, Maimonide le trouva dans la personne du Juif espagnol, *Jacob Anatolius Ben Abba* (mort en 1265). Avec ce dernier, nous entrons dans les milieux hautement cultivés de la cour sicilienne de l'empereur *Frédéric II.* A Palerme, ce Juif rencontra bien des hommes de sa trempe, qui possédaient la même largeur d'esprit et de vues.

A cette cour brillante, présidée par un souverain tolérant et presque sceptique, la pensée juive coudouyait, sans s'y heurter, la pensée arabe et la pensée chrétienne. Frédéric s'estime heureux d'avoir parmi ses sujets ces esprits éclairés provenant de diverses religions, mais tous animés par cet esprit de conciliation et de tolérance, qui était de mise à sa cour somptueuse et savante. C'est aussi qu'à côté de Jacob Anatole nous y trouvons l'Arabe *Ibn-Saud* et le scolastique irlandais *Michel Scot.* L'Empereur était un grand «interrogateur», son esprit éminemment curieux se plaisait à ces disputes qui soulevaient les plus ardus problèmes de la philosophie: l'éternité du monde, la nature de Dieu, la destinée de l'homme. Un disciple de Jacob Anatole, un nommé *Moïse Ben Salomon de Salerne* prépara sur ordre de l'Empereur une traduction hébraique des Commentaires d'Averroes et des divers ouvrages d'Aristote, de Ptolémée et de Porphyre. Et ce qui donne la mesure de la tolérance qui regnait dans le royaume sicilien de Frédéric, c'est le fait que son fils naturel, le roi *Manfred* (Manfroy), se fit enseigner par quelques juifs l'hébreu et prépara lui-même la version latine d'un ouvrage juif apocryphe, attribué à Aristote:

«*De pomo sive de morte Aristotelis*», oeuvre de quelque pieux «imposteur» sans doute qui s'imagina de représenter le philosophe grec sur son lit de mort reniant le paganisme et embrassant la vraie foi, qui est, bien entendu, celle d'Israël.

Le rôle, joué par les Juifs, traducteurs en latin des ouvrages arabes est vraiment considérable: souvent ces traductions ont été un véritable trait d'union entre la pensée occidentale et celle de l'Islam. On peut dire même, sans exagérer, que c'est à cette inlassable activité des Juifs, traducteurs, glossateures et compilateurs, que la scolastique catholique doit en *grande partie* sa connaissance des philosophes arabes. On sait ce que la grande synthèse entreprise par St. Thomas d'Aquin doit à l'apport arabe. Le grand scolastique ne cache nullement ses sources, et il convient de rappeler, qu'à côté d'Averroës et d'Avicenne il cite mainte fois, avec vénération due à un très grand maître, *Rabi Mosé* qui n'est autre que Maimonide.

Les Juifs savants payaient de retour cette estime et ce respect de leur pensée. Ils subissent à leur tour l'ascendant de la pensée chrétienne, et l'on voit alors plusieurs Israélites exercés dans les subtilités de la scolastique comme, par exemple, l'ami de Dante Immanuel ben Salomon (que j'ai mentionné) ou, mieux encore, se livrant à la traduction en hébreu des ouvrages de St. Augustin, de St. Thomas, d'Albert le Grand, comme p. ex. *Jehudah de Rome* qui publia une anthologie de ces philosophes sous le titre «Excerpta», à l'usage de ses coreligionnaires, afin — dit-il — d'«accroître leur propre science».

Je suis loin de prétendre que ces rapports d'échange d'idées, ces emprunts réciproques ébranlassent le moins du monde les convictions religieuses, soit des Chrétiens, soit des Juifs. Chacun demeure attaché à sa propre foi qui est pour lui la seule vraie. Toutefois il est permis de penser que toutes ces interprétations savantes, conçues dans un esprit philosophique large et libéral, avaient contribué à opérer un rapprochement spirituel entre les hommes éclaires des deux confessions, a créer, pour ainsi dire, une zone neutre, où ceux-ci pouvaient communier, sans porter d'ailleurs aucun préjudice à leurs dogmes particuliers.

Ce qui contribuait surtout à rapprocher ces croyances diverses, c'était la méthode d'interprétation *allegorique* qui était largement pratiquée dans les deux camps. Cette méthode permettait de retrouver, par-delà les textes et les récits, la «vérité» commune que ces textes dissimulaient ou traduisaient d'une façon incomplète, et auxquels elle seule pouvait donner un sens supérieur, à savoir d'entrevoir la base sur la quelle toutes les religions positives étaient assises. Voici quelques exemples. *Hillel de Verône* affirme que, dans tout le Penthateuque, il n'est pas un seul mot sur les peines et les recompenses de l'au-delà, et ce que l'on peut trouver sur ce sujet dans le Talmud, n'est guère intelligible, à moins de donner à ces enseignements un sens mystique et allégorique. Même opinion chez l'ami de Dante *Immanuel Ben Jekutiel* qui, dans son commentaire au «*Cantique des Cantiques*», ne craint pas d'affirmer, comme St. Bernard, que l'amour mystique est la clef véritable de la doctrine judaïque, sans quoi elle serait totalement incompréhensible. C'est à la même époque (au XIV s.) qu'on voit un dominicain Frère *Giordane da Rivalto* insister dans ses sermons, sur la nécessité d'interpréter les Evangiles « plurimum sensuum » afin de leur rendre leur vraie signification.

Dès lors, une idée se fait jour dans le monde de l'orthodoxie judaïque de même que parmi les catholiques: idée que toutes les religions sont également bonnes et vraies, si on les considère *non dans la lettre, mais dans l'esprit,* que Dieu n'a refusé à personne ses lumières et que ce n'est que par ses formes extérieures, par ses traditions et ses formes rituelles que la foi des Juifs se distingue de la croyance des Musulmans et de celle des Chrétiens.

Il est tout naturel que cette idée, dont on voit aisément les conséquences, prenne d'abord corps en Sicile, à la cour de Frédéric II, où nous trouvons presque réalisé le principe de tolérance religieuse moderne. C'est là que *Jacob Ben Anatoli,* que j'ai mentionné plus haut, passe en revue les pratiques et les dogmes propres à diverses religions, pour conclure que ses lumières, Dieu les a bien voulu partager entre diverses nations: aussi a-t-il donné aux Grecs la sagesse, aux Romains la puissance, à l'Israël — la morale. Chaque homme, d'après lui, doit être considéré d'après

sa valeur propre et non selon la foi à laquelle il appartient du fait de sa naissance.

Le même grand souffle humanitaire anime les écrits de *Serachija Ben Isaac* (vécu au début du XIV s.). «Ce qui importe, avant tout» — dit ce sage Juif —, «c'est que tous les hommes rendent hommage à Dieu, que tous l'adorent en vérité et en esprit, peu importe de quelle façon». *Serahija* fait prévoir même la *naissance* d'une nouvelle religion à laquelle ne conviendra point aucun des noms des religions existantes.

Loin de vouloir «généraliser», nous croyons important de souligner ce courant religieux qui ne donnera toute sa mesure que dans les siècles plus éclairés. Ce qui est *certain,* c'est que, à la fin du moyen âge, dans les milieux israélites, de même que dans les milieux chrétiens, se dessinent des tendances, des courants de pensée religieuse tendant à un rapprochement d'idées dans un esprit assez large et compréhensif.

Et ce qui a servi admirablement cette oeuvre de reconciliation (il est étrange de le dire) ce furent ces mêmes *controverses* religieuses, promues par l'Inquisition et les autorités catholiques dans le but évident soit de convaincre les Juifs d'impiété soit de les convertir au christianisme. Il s'agissait dans ces controverses d'appeler ces «renégats» à la barre des tribunaux comme «témoins vivants de la foi chrétienne» (paroles du pape Innocent III) ou, plutôt, comme accusés du crime de *lèse-divinité,* il fallait leur arracher l'aveu *public* de la fausseté de leur croyance. On en connaît beaucoup, de ces controverses. En Espagne, le chapelain du pape Alexandre IV, le grand Maître des Dominicains, Raymond *Peñaforte* invita le roi Joseph d'Aragon à ordonner un débat contradictoire entre Juifs et Chrétiens, qui avait eu lieu effectivement à Barcelone en 1263, en présence de ce souverain. Souvent, ce sont des juifs convertis qui sont appelés à plaider la cause du christianisme, afin de mieux confondre leurs anciens coreligionnaires. Dans le débat de Barcelone le parti juif est représenté par le célèbre cabaliste *Moïse Ben Nachman* de Gerône qui a pour adversaire un certain Fra *Pablo Cristiani,* un Juif converti, devenu un des piliers de l'ordre de St. Dominique en

Espagne. Plus tard en 1413 à Tortose les rabbins espagnols eurent une discussion sur le Messie, en présence de l'antipape Benoît XIII, avec *Jerôme Santa Fé,* un médecin juif également converti. C'est surtout à l'époque de la Renaissance que ces sortes de controverses deviennent particulièrement fréquentes. Or, il faut bien le dire, elles ne tournent pas toujours à la confusion du judaisme. Bien au contraire souvent. Du XIII s., siècle d'Innocent III, au XV, celui de Laurent le Magnifique, l'esprit avait changé.

A l'époque de la Renaissance italienne on verra se dessiner une tendance très nette à fonder une sorte de religion éclairée, «adogmatique», à l'usage des élites touchées par le souffle du scepticisme. Un vent frais d'humanisme avait passé sur les hommes et les choses. Dans Florence medicenéenne on ne se contente pas d'évoquer les philosophes de l'antiquité, on ne s'arrête pas à l'héllenisme. A côté de Platon et de Plotin, on interroge Zoroastre, la science egyptienne, les oracles chaldéens, les révélations orientales.

Le savant Cardinal Nicolas de Cues (Cusanus) considère toutes les religions révélées comme autant d'expressions d'une seule et même vérité (De Pace Fidei). Et si N. de Cues étudie l'Al-Corân, si Marsile Ficin se plonge dans l'étude des livres hermétiques, — le disciple de ce dernier Jean Pic de la Mirandole (1431—94) se penche avec curiosité sur les ouvrages de la Cabale juive, qu'il désigne comme la révélation primordiale et universelle, comme la source première de toutes les religions et doctrines.

On connaît l'apport de l'héllenisme dans la synthèse religieuse et philosophique de la Renaissance.

Mais on sait moins la place honorable qu'y occupent les idées et les croyances d'Israël, et en premier lieu la grande mystique juive médiévale qui est à la base même de la spéculation métaphysique de Pic de la Mirandole et de ses disciples.

Nous espérons que même ce bref et incomplet exposé des rapports entre la pensée juive et la pensée chrétienne suffit pour «réhabi-

liter« le Judaisme aux yeux des «égarés»... sincères, pour détruire la thèse absurde lancée par divers thuriféraires de l'antisemitisme, thèse d'après laquelle rien de bon ne serait «jamais sorti de Nazareth», et que toute l'oeuvre des Juifs sur le terrain culturel, religieux, philosophique ou scientifique aurait toujours été néfaste à notre civilisation occidentale.

Tagung und Arbeitsprogramm der ökumenischen Flüchtlingskommission

vom 4.—6. Februar 1946 in London

I.

In Heft 1, 1946 war in dem Bericht über die ökumenische Flüchtlingshilfe bemerkt worden, daß die vor einigen Monaten gegründete Ökumenische Flüchtlingskommission neue, bedeutungsvolle Aufgaben anzufassen habe.

Es wird gut sein, die Leser von Judaica an diesen Aufgaben und Plänen teilnehmen zu lassen, weil sie für das Verhältnis zwischen Christen und Juden wichtig werden können.

Im letzten Heft sind schon die vom Vorläufigen Ausschuß des Ökumenischen Rats der Kirchen bei seiner Genfer Februartagung gefaßten Entschließungen über Antisemitismus und Judenfrage, sowie über Christen jüdischer Herkunft veröffentlicht worden. Diese wichtigen Entschließungen waren zusammen mit zwei anderen Resolutionen über Notstand in Europa und Asien und über Umsiedlung von Bevölkerungen von der Ökumenischen Flüchtlingskommission bei ihrer Tagung Anfang Februar in London entworfen und dem Ökumenischen Rat vorgelegt worden. Die Kirchen und die öffentliche Meinung der Welt waren sich darin einig, daß die ökumenische Tagung in Genf ein wichtiges und verheißungsvolles Ereignis war, von dem Ströme der Hoffnung und Ermutigung in eine verzweifelnde und mutlose Welt ausgingen und, wir hoffen es, ausgehen werden. Wenn wir uns diese Meinung zu eigen machen, so tun wir gut daran, auf die bemerkenswerte Vorarbeit der ökumenischen Flüchtlingskommission und auf die Tatsache zu achten, daß die Flüchtlingsfragen mit einem Schlag in den Vordergrund der ökumenischen Kirchenpolitik gerückt sind. Die vier Resolutionen, die alle um die Flüchtlinge und Verfolgten kreisen, sind die Anwendung der vom Ökumenischen Rat an die Kirchen, die Völker und die Staatsmänner der Welt erlassenen grundsätzlichen Botschaft. Die in der ökumenischen Bewegung zusammengeschlossenen Kirchen und ihre Vertreter versuchen ihren